

Extraits du livre: *La princesse russe*

Rencontre avec Coco Chanel

Un soir, alors que le directeur ne m'avait pas prévenue et que, mon équipe et moi, nous nous préparions à rentrer en salle, je m'étais aperçue qu'il régnait une ambiance inhabituelle. La disposition des tables était différente. Elles étaient dressées d'une façon sophistiquée, assez éloignées les unes des autres et garnies de bouteilles de champagne et de... vodka. Les fauteuils étaient recouverts de velours rouge. Dans ces conditions, j'avais compris que des personnes célèbres allaient venir. Mais lesquelles ?

Tenant compte du changement inattendu, j'avais décidé de présenter une soirée exceptionnelle, splendide, avec une nouvelle mise en scène et une chorégraphie totalement remaniée. Pour honorer mes spectateurs privilégiés, je voulais éblouir avec des effets spéciaux. Je voulais que mon spectacle soit inégalable pour qu'ils puissent passer une soirée inoubliable. Je voulais créer un univers étonnant, entièrement russe. Je voulais... Je voulais... que ce programme me fasse non seulement honneur sur le moment, mais encore me procure une renommée durable.

À l'heure dite, je me trouvais cachée dans les coulisses, derrière un « judas », placé dans le rideau de scène, pour essayer de repérer ces spectateurs avant le début de la représentation et saisir l'atmosphère de la salle. Je trépignais d'impatience quand je vis entrer un couple.

La dame avait une coiffure, aux cheveux noirs et courts à la garçonne, surmontée d'un chapeau cloche. Paradoxalement, tout en étant habillée chic, elle exprimait une simplicité étudiée.

Ce soir-là, elle portait une robe de soirée noire à taille basse arrêtée juste au-dessous du genou. De nombreux bijoux fantaisie enrichissait un habit simple et sur le pendentif de son collier j'avais tout de suite reconnu l'aigle russe à deux têtes.

L'homme qui l'accompagnait – j'avais cru que j'allais tomber à la renverse quand je l'ai reconnu – n'était autre que le grand-duc Dimitri Pavlovitch Romanov de Russie. Il était un neveu de notre tsar, celui-là même qui avait été exilé pour avoir participé à l'assassinat de Raspoutine ! J'appris, par la suite, qu'il était devenu, pour vivre, courtier en... champagne.

C'était un homme au physique avantageux, aux yeux bleu pâle, galant, sportif dont on connaissait son faible pour les femmes indépendantes. Une autre dame les accompagnait. J'ai tout de suite reconnue sa sœur aînée bien-aimée, la princesse Marie Pavlova, la grande-duchesse qui venait de divorcer peu de temps avant la funeste révolution des bolcheviks de février 1917. À l'époque, je m'en souviens, cela avait provoqué un scandale à la Cour. C'est un de mes derniers souvenirs de la société de Saint-Petersbourg.

Le pur « gratin » de la noblesse russe allait assister à cette soirée. Des personnes élégantes et fortunées. J'appris que la dame aux cheveux courts était la reine de la mode de Paris ! Incroyable... la célèbre « Coco Chanel » était là !

Par la suite, j'ai su que la princesse Pavlova avait présenté cette célèbre couturière à son frère Dimitri.

Je fus comme électrisée. En une demi-heure, j'avais ordonné à ma troupe un changement de programme radical avec du ballet russe et diverses danses, du folklore, des chants et de la musique classique russe... Je voulais faire ressusciter toute la culture de mon riche pays. Je luttais pour que tout ce côté artistique, toute cette culture ne disparaisse pas. Elle devait subsister ! Je m'en portais garante. La Russie de notre tsar devait survivre ! Ce soir-là, j'avais transmis toute ma fougue à la troupe.

Cette représentation fut un triomphe. Du jamais vu ! Nous fûmes acclamées. Je fus complimentée ! Plus, ovationnée ! Je fus comblée d'admiration !

La vodka se but « do dna » c'est à dire, « cul sec ! »

Si, aux yeux des Français, les Russes paraissent peu chaleureux et austères, ce soir, entre eux, dans ce cabaret, ils se sentirent comme en Russie et le masque était tombé. L'âme slave s'était embrasée. Les rapports entre eux étaient devenus joyeux et spontanés. Ils avaient retrouvé cette source inépuisable de la création artistique typique de leur pays qui les unit. Ils avaient senti cette force incroyable pour sauvegarder leur culture. Ma tentative avait réussi.

Coco Chanel, Dimitri Pavlovitch Romanov et sa sœur, fascinés, avaient exprimé leur pleine satisfaction. « C'est extraordinaire, vous êtes géniale ! » : lui avaient-ils dit. Ils avaient bien remarqué cette force prête à sauter à l'assaut de l'oubli. Oui ! cette initiative personnelle avait bel et bien réussi. Personne n'avait pu cacher son admiration pour moi et pour ma mère qui avait été la couturière attitrée pour la réalisation de tous les costumes.

« Coco Chanel » n'était jamais allée en Russie, mais je l'y avais transportée en rêve. En réalité, elle appréciait toute l'opulence et la luxuriance russe.

Récits d'évasion de notre père et d'Adam.

Début 1920, après le départ d'Alekseï, mon père et Adam s'étaient rassemblés autour du général Wrangel. Ils faisaient partie de « l'Armée des volontaires ». Sous ses ordres, ils étaient descendus dans le sud de la Russie, pour combattre en Crimée et tenter de lutter pour le retour du régime tsariste contre les bolcheviks. Des regroupements, comme le leur, étaient nombreux dans le sud de la Russie. Mais il y en avait aussi au Nord, à l'Est et jusqu'en Sibérie. De nombreux pays alliés venaient en aide à la cause tsariste. L'Angleterre au Nord, l'Amérique à l'Est et la France dans le Sud. L'Allemagne venait surtout au secours des cosaques. Tous étaient sûrs de leur victoire. L'armée blanche était soutenue par du bon matériel de guerre procuré par les Alliés, tandis que l'armée rouge était constituée d'ouvriers aux convictions peut-être solides, mais surtout de soldats, sans aucune formation tactique si ce n'est un vague maniement de la baïonnette et un apprentissage de la marche militaire. Ils n'avaient pas appris à tirer. Leurs chars « blindés » n'étaient en fait qu'un assemblage de bric et de broc de planches ou de sacs de sable... Bref, cette armée n'était pas en état de combattre.

De son côté, l'armée blanche n'avait plus d'unité et souffrait de grosses défaillances dans son organisation.

Oui, les combattants étaient tous unis contre les « rouges », mais avec des buts différents. Les uns voulaient véritablement rétablir

l'empire, les autres, par ambition personnelle, désiraient prendre le pouvoir pour eux-mêmes et d'autres encore, acceptaient bien de donner des terres aux paysans, mais en échange, ils réclamaient les trois quarts de leurs récoltes... La corruption gangrénait de partout et puis, au lieu de fusiller les prisonniers, ils leur laissaient la vie sauve à condition qu'ils intègrent leurs propres rangs. Par manque de conviction, très vite, ils désertaient pour rejoindre l'armée rouge. Parfois, avant de partir, ils tuaient leur officier par esprit de vengeance.

Il s'en suit que l'armée blanche était devenue une troupe en déroute.

Leurs commandos contenaient de nombreux cosaques en première ligne, des anciens au services d'ordre de la monarchie. Malheureusement, ils étaient aussi en première ligne contre les juifs... et l'antisémitisme fut un facteur de grave division supplémentaire. Certains officiers blancs encourageaient les crimes antisémites. Ces massacres horribles avaient exhorté Winston Churchill à intervenir au plus haut niveau pour empêcher ces meurtres...

Pour comble de malchance, des épidémies de typhus et de choléra, la famine, les poux et le manque d'hygiène, empêchaient de soigner les blessés.

Il en résulta de grandes pertes humaines et une importante désintégration de l'armée impériale.

Le 10 novembre 1920 l'armée blanche dû procéder à l'évacuation, non seulement de ses bataillons et de leur famille, mais encore d'une grande partie de la population civile.

En tout, cent-cinquante-mille personnes devaient embarquer pour Sébastopol. C'était un véritable exode ! Les ports de Sébastopol et de Yalta, furent encombrés par une multitude de gens en état de fuite. Malgré les nombreux bateaux mis à disposition beaucoup de fuyards ne pouvaient embarquer. On pouvait craindre le pire, avec des émeutes massives. Pour éviter le massacre, le général Wrangel avait d'abord fait évacuer son armée et seulement après, il réussit à s'enfuir vers Constantinople avec les autres fuyards !

Pendant le « sauve-qui-peut » et pour éviter le trop grand risque d'insurrection, notre père et Adam avaient choisi de fuir par le nord de la Crimée en passant par l'isthme de Perekop qui relie la Crimée au continent. Ce n'était pas sans danger, car l'armée rouge infiltrait aussi par là. Par miracle, ils avaient juste pu passer en profitant d'une accalmie. De là, au hasard, tous les deux s'étaient engouffrés dans un train et par chance, ce train allait vers la France, vers Paris ! Donc, « grâce à Dieu », tout s'annonçait pour le mieux. Ils pouvaient fuir. Cependant, ils n'avaient pas réellement réalisé ce que ce voyage leur réservait. Leur seule certitude c'était de devoir parcourir que trois mille kilomètres en traversant l'Ukraine, le sud de la Pologne, et l'Allemagne pour enfin gagner Paris. En fait, les conditions de voyage se révélèrent épouvantables, quasiment indicibles.

Ils avaient abouti dans un wagon de marchandises avec de gros colis qui leur permettaient certes de se dissimuler, mais des caisses plus lourdes menaçaient de les écraser... Le train roulait à petite allure, le froid était intense. Ils étaient partis affamés et aucun aliment ne put, jusqu'à leur arrivée, les apaiser. Enfermés, cloîtrés, frigorifiés, fiévreux, pleins de poux et encore avec la peur d'être découverts et exécutés, ils étaient dans un état pitoyable. Le sommeil aurait pu calmer un peu leurs souffrances,

mais la désolation qu'ils emportaient avec eux et qui provenaient de toutes les atrocités meurtrières de la guerre, ne leur donnait que des cauchemars. De surcroît, le bruit ferroviaire, ce vacarme du roulement irrégulier des roues sur les rails du chemin de fer, les bruits de crissement des freins et la toute-puissance d'une acoustique assourdissante qui rayonnait autour d'eux, tout cela, leur provoquait une nuisance inhumaine. Les vibrations ressemblaient à une horloge qui martelait leurs dernières heures à vivre. En compensation, les annonces dans les gares successives leur étaient de toute utilité. Ils tendaient alors l'oreille pour ne perdre aucune information sur le nom de la gare qu'ils traversaient et la confirmation de leur destination. Suivre la progression sur le parcours, était d'une importance cruciale pour garder le moral. Chaque gare dépassée augmentait l'espoir d'une arrivée.

Voilà à peine la description du calvaire par où mon père et mon frère étaient passés. Leur récit était poignant.

Deuxième exil, en Suisse

Et pour nous, un deuxième exil devenait inévitable.

Mais pour aller où ?

Une nouvelle fois, Grigori, observait les événements de très près, et il nous sauva tous les cinq, mes deux frères et mes parents.

En mars 1939, notre nouvel exode se fit donc vers... la Suisse.

Pourquoi avait-il choisi ce pays ?

À Genève, la Société des Nations entretenait encore le mirage d'une paix universelle.

Les Russes de toutes classes étaient en difficulté quasiment partout en Europe. À Berne, les missions étrangères cherchaient à assumer la lourde tâche de leur venir en aide. L'impératrice-douairière, en villégiature sur les bords du lac de Constance, avait dû battre en retraite précipitamment en Suisse romande. La Suisse, avec sa tradition d'asile en raison de sa neutralité, avec ses facilités administratives et sa situation géographique au centre de l'Europe, devenait un havre de paix. Aux quatre coins de toute la Suisse, on cherchait à soutenir financièrement les immigrés. Les Russes aisés, par solidarité, versaient des dons à la célèbre Croix Rouge suisse. Des concerts de bienfaisance et des soirées littéraires donnaient l'occasion de récolter des sommes considérables. On avait ouvert des cuisines... Bref, l'entraide était partout, parce que l'aisance dans de nombreux domaines le permettait. La Suisse, terre de refuge par excellence, ne procédait que très rarement aux extraditions d'immigrés. La douane compréhensive et peu tatillonne, exigeait un enregistrement à l'hôtel de ville pour acquérir une autorisation de résidence.

La Suisse fut aussi prise en considération pour sa sécurité et sa générosité.

Connu pour son luxe et sa qualité de vie, Grigori et sa famille d'un milieu favorisé, avaient pensé qu'il n'y aurait aucun problème à s'intégrer. L'existence y est plus aisée qu'en France. Les infrastructures en meilleure condition, les services de santé, l'absence de criminalité et de corruption offraient des modalités idéales pour la vie et pour les affaires.

Et puis, cette fois, nous avons fait notre deuil pour la Russie. Nous avons assimilé Staline aux grands tsars Ivan le Terrible ou Pierre le Grand. Il était devenu le tyran du XX^e siècle. Il ne reculerait devant rien pour garder le pouvoir.

Cet homme médiocre et peu cultivé n'aurait pas dû, en principe, nous apeurer, mais les faits étaient là. Nous devions renoncer à notre pays.

Contraints de trouver une autre terre d'asile plus rassurante que la France, de nombreux Russes comme nous, après avoir fui la Russie devaient reprendre la fuite une deuxième fois.

Il s'en suit que Grigori et sa famille avaient choisi la Suisse comme un Eldorado.

Cependant, ma mère se souvint de l'opinion désastreuse de Lénine sur ce pays. Alors qu'il avait pourtant vécu sept ans en Suisse, il avait dit : « Qu'il trouvait les mœurs suisses ennuyeuses et ridicules. Et, que les Suisses étaient petits et... radins... ». Mais, bien vite, elle se rappela aussi qu'il était venu en Suisse pour comploter d'une façon trouble... Heureusement, la société suisse resta de marbre à ses élans bolcheviques. La Suisse avait été, pour lui, surtout un îlot de tranquillité. Les activistes politiques ne redoutaient pas d'être pourchassés, car cette société hospitalière exerçait peu de contrôles à l'immigration. L'entrée dans ce pays était plus aisée. Lénine avait été bien ingrat.